

LES SEMEURS DE MORUE

C'est un sujet d'étonnement tous jours neuf, un renouveau de surprise, que de constater la persévérance et la tenacité nécessaires à faire réussir les idées les plus simples, lorsque celles-ci s'écartent le moins du monde du grand courant qu'on nomme l'opinion générale. Il faut des années et des années d'efforts stériles, de propagande vaine, au moins en apparence, pour décider quelque audacieux à tenter la mise en pratique d'un système qui, expérimenté vingt ans plus tôt, aurait donné les mêmes excellents résultats. Et encore gare à l'audacieux, s'il ne réussit pas du premier coup ! Quels brocards, quels sarcasmes, quelle méprisante pitié !

Lorsque M. Sars, un savant norvégien, affirma, il y a trente ans, la possibilité de "faire de la morue" par les procédés habituels de la pisciculture, les gens le regardèrent un peu de travers. Il avait, cependant, pratiquement expérimenté son procédé, mais cela dérangeait trop les idées reçues. Faire de la morue ! Est-ce que la morue, ce "turbot du pauvre" ne se fait pas toute seule ? Est-ce qu'elle n'arrive pas toute salée d'un endroit qui s'appelle Terre-Neuve ? Est-ce que ça pousse ailleurs, la morue ?

En vain, certains objectaient timidement que la Manche et la mer du Nord, que les côtes de Flandre et de Belgique, fournissent une morue plus délicate encore que celle de Terre-Neuve ; que l'Islande, également, produit le cabillaud et, qu'après tout, l'élevage de la morue n'a rien de plus invraisemblable que celui de la truite. Il fallut près de vingt ans pour qu'on se décidât à s'occuper de la question, en Amérique d'abord (1878), en Norvège, cinq ans plus tard.

Mais laissons la parole à M. Marcel Beaudoin qui, dans la *Revue scientifique*, nous donne l'histoire des débuts de cette pisciculture.

"C'est une Société privée d'Arendal (Norvège), nous dit M. Beaudoin, qui en prit l'initiative dans le but de se rendre compte s'il était possible de produire à des prix modérés de grandes quantités d'alevins des meilleures espèces de poissons de mer, à une époque où l'on avait déjà noté une diminution importante de la pêche de la morue et même un appauvrissement notable des pêcheries en général sur les côtes de Norvège.

"La station commença à fonctionner en février 1884 et on débuta par la morue, comme aux Etats-Unis.

Mais comme M. Dannevig (l'apôtre des idées de Sars) ignorait ou du moins ne connaissait encore mal ce qui avait été tenté à Gloucester et à Wood's Hall, comme on n'avait encore ni méthodes certaines ni appareils convenables, les mécomptes au début furent sérieux et fréquents."

Tellement sérieux ces mécomptes, que les sociétaires, en 1887, jugèrent qu'ils avaient assez subventionné les enthousiasmes de leur ami, M. Dannevig, et insinuèrent, en tirant leur révérence, qu'une station de pisciculture marine, destinée à améliorer les pêcheries de tout un pays, devait être un établissement d'Etat.

L'Etat norvégien ne dit pas non. D'autant plus qu'on lui proposait, en même temps, des perfectionnements aux appareils à éclosion et une méthode nouvelle pour recueillir les œufs. Seulement les fonds ne furent votés qu'en 1889 et l'établissement ne fonctionna qu'en 1890.

Or, justement, cette année-là — voyez la malechance ? — la sécheresse fut extrême : les deux tiers des femelles périrent, d'une part, et de l'autre part tous les œufs recueillis (environ 200 millions) furent détruits.

On remédia tant bien que mal au désastre. 60 millions d'autres œufs furent recueillis qui produisirent 50 millions d'alevins. L'année suivante fut meilleure. En 1891, pendant la saison, 193 millions et demi d'alevins furent obtenus. En 1892, on en obtint 208 millions, et 240 millions en 1893. Nouvelle catastrophe en 1894-95. Les froids rigoureux de décembre et janvier tuèrent toutes les femelles et l'on ne put se procurer de nouveaux poissons avant mars 1895 si bien que 1894 et 1895 ne donnent au total, avant et après l'accident que 185 millions d'alevins. Mais on se rattrape en 1896 et 327 millions d'alevins de morue sont lâchés sur les côtes méridionales de la Norvège.

"Pendant la dernière période de 1890 à 1896, conclut M. Marcel Beaudoin, 1,203 millions d'alevins ont, en somme, été obtenus aux prix moyen de 65 cents le mille. Pendant la dernière année, le prix de revient a été de 0 fr. 033 par mille, il y a toute chance de voir diminuer les dépenses."

Rien de plus satisfaisant que ces résultats qui ont victorieusement démontré la possibilité de l'élevage rêvé par Sars. Et sait-on combien a coûté à l'Etat norvégien cette intéressante expérience ? Quatre mille dollars de première mise et deux mille cinq cents dollars par an environ.

LES SOCIÉTÉS PAR ACTIONS EN ANGLETERRE

La formation des sociétés industrielles sur une large échelle est un phénomène tout à fait moderne. Ce n'est pas que les compagnies par actions, à responsabilité limitée ou illimitée, soit une idée nouvelle. Au temps du South Sea Bubble, en 1720, la rage de spéculation s'était emparée de la société. "L'Exchange Alley, dit un historien, était remplie d'hommes d'Etat, d'ecclésiastiques, d'hommes d'église, de whigs et de torys, de médecins, d'avocats, de commerçants, même d'une multitude de femmes. On mettait de côté toute occupation ; l'attention du peuple était entièrement accaparée par tel ou tel projet chimérique".

Des sociétés par actions furent formées à cette époque dans les buts les plus singuliers. La dernière moitié du siècle dernier et les vingt-cinq années suivantes furent occupées à combattre la France. Les spéculateurs jouèrent alors sur le blé et les produits de toute espèce, sur les fonds d'Etat étrangers, sur les Consolidés, et parfois sur les mines d'argent de l'Afrique du Sud et du Mexique.

Quand la reine Victoria, monta sur le trône, le pays commençait à peine à se remettre des suites de tant de guerres, et il y eut alors peu de placements de capitaux. Il y avait seulement deux ou trois compagnies de chemins de fer en existence, et ce fut en 1838 que le premier navire à vapeur traversa de Cork à New-York. C'est vers 1840 que commença la grande expansion des entreprises industrielles, qui furent, pendant quinze ou vingt ans, entre les mains de capitalistes privés. Ce fut le temps où le commerce prenait son essor dans les comtés d'York et de Lancastre, et où les manufacturiers et les fondeurs réalisaient d'énormes profits. Les livres de Disraeli et de Carlyle nous ont familiarisés avec cette phase de notre histoire industrielle et ce n'est pas celle que nous pouvons considérer avec un orgueil sans mélange.

Mais l'idée de transformer leurs entreprises en compagnies paraît n'être venue aux capitalistes qu'après l'exposition de 1851. En 1854, la Chambre des Communes institua une commission royale d'enquête sur la responsabilité limitée, et un fonctionnaire public fut chargé de faire des rapports annuels sur le nombre et le capital des sociétés par actions.

Le résultat fut la fameuse loi sur